

QUELQUES SUBTILES VIOLENCES AU SEIN DU COUPLE

Maggy Siméon¹ et Camille Labaki²

De quoi parle-t-on ?

Des violences subtiles, des violences sans traces, des violences qui – trop souvent – ne sont même plus à l'ombre de la loi qui puisse faire Tiers.

Notre propos s'inscrit dans un contexte de politique européenne qui voudrait éradiquer la violence, notamment conjugale et intrafamiliale en invitant les États à changer certaines lois et fonctionnements de leur Justice : signalement / protection / mesures alternatives / médiation pénale / traitement de la victime et de l'agresseur qui remplace la seule protection de la victime assortie de la sanction de l'agresseur.

Les seules traces psychologiques rendent cette Justice impuissante ou ses procédures sans objet. Les soignants à leur tour, rivés à leur cadre thérapeutique, deviennent parfois co-auteurs de cette suave violence par leur profond silence, le sans-voix des uns répondant au sans voix des autres.

Violences ?

En accord avec les idées des initiateurs de ce colloque, pour lesquels l'agressivité est nécessaire dans le rapport sexuel – la thèse d'Armand Lequeux – et est l'inévitable compagne des couples amoureux – la thèse de Patrick De Neuter il semble intéressant de questionner l'usage – parfois abusif – qui est fait du concept de violence.

Micheline Christen³, dans son ouvrage intitulé *Vivre sans violences ?*, y a consacré un chapitre dont nous nous inspirons.

- 1 Psychologue, psychothérapeute systémicienne pour les thérapies individuelles, de couples et des familles, formatrice associée au CEFORES et Médiation familiale, UCL.
- 2 Psychologue, psychothérapeute systémicienne pour les thérapies individuelles, de couples et des familles, formatrice au CEFORES, Chapelle-aux-Champs, UCL.
- 3 Voir Christen M., Heim Ch., Silvestre M., Vasselier-Novelli C., *Vivre sans violences ? Dans les couples, les institutions, les écoles*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. « Relations », 2004, pp. 25-40.

VIOLENCES ET AGRESSIVITÉS AU SEIN DU COUPLE

Dans ce chapitre, le philosophe G. Coq⁴ rappelle que « Toute force active, toute énergie fougueuse, toute contrainte ne sont pas violence... ? » Ajoutons, toute passion, tout désir intense, pas davantage. Et Coq⁵ de compléter : « toute la souffrance que je subis, puis-je légitimement l'attribuer à une violence qui me serait faite ? » comme dans le cas d'une passion contrariée ?

Les émotions fortes, les colères, font partie de la vie, font vie, libèrent l'énergie psychique, sont des modes d'expression de l'agressivité.

La contrainte est extérieure aux individus, liée à une structure sociale à laquelle ces individus appartiennent. « Elle réduit le champ des comportements possibles sous la forme de convenances admises pour vivre ensemble »⁶. Elle peut également être vécue comme relationnelle et redéfinie comme un jeu de pouvoir, de pression ou de contrôle du partenaire. La contrainte devient violence « quand une souffrance est infligée de manière inutile pour l'imposer »⁷. L'agressivité devient violence « quand elle fait éclater le territoire de l'autre et le sien propre ; quand elle envahit et rend confuses les limites, quand elle est une force de destruction de soi et de l'autre »⁸.

Michaud définit la violence en ces termes : « Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, massée ou distribuée, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables, soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et/ou culturelles »⁹. La violence peut être structurelle, c'est-à-dire faisant partie des modes interactifs de la relation conjugale, ou être réactionnelle à une situation de crise, crise contextuelle, crise annonciatrice d'une redéfinition de relation et/ou d'une sortie du cadre de la relation. Comme le dit Neuburger¹⁰, la violence peut éclater à l'annonce d'un souhait de séparation et a pour fonction de ramener le conjoint dans le giron du couple.

Vouloir sortir du couple, du Nous, de la maison-couple, s'altérer accroît la violence du conjoint contre lui-même et/ou contre l'autre pour le retenir, voire accroît la violence pour l'éliminer, le détruire ou se détruire ! « Tu ne sortiras d'ici que les pieds en avant ! » ou « Pars ! Tu auras un mort sur la conscience » ou plus suave « Tu n'auras même plus envie de partir, parce que tu n'auras plus d'envies ; tu vois ce que je veux dire ? » Les médiateurs, avocats et psychothérapeutes, tenants d'une idéologie d'une séparation *clean*, rapide et sans conflits et qui ne prendraient pas en compte le type d'attachement des partenaires pourraient participer à la montée de ce type de violence.

4 Voir Coq G., « Les violences à trop de sauces », in *Le Monde*, 21 janvier 1998.

5 *Idem*.

6 Christen M., *op. cit.*, p. 28

7 Christen M., *op. cit.*, p. 29 ; ce propos de Stanislas Tomkiewicz, a été recueilli par Sarrazin en 1991.

8 Voir Perrone R., Nannini M., *Violences et abus sexuels dans la famille*, Paris, ESF, 1995.

9 Michaud Y., *Violence et politique*, Paris, Gallimard, 1978.

10 Voir Neuburger R., *Le mythe familial*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1995, pp. 83-90.

Christen¹¹, en reprenant la théorie des types logiques et de la communication, offre une classification des concepts précédemment explicités et ouvre à une relecture des processus en jeu lors de l'irruption de la violence.

Ainsi, elle classe colère, agressivité et contrainte comme relevant de la classe 1 et la violence dont elle décrit les mécanismes de la classe 2.

La classe 1 est celle des comportements relationnels marqués par une croyance commune d'altérité réciproque, d'un code commun bien connu des deux protagonistes. Les positions symétriques ou complémentaires laissent les protagonistes à parité : chacun, l'accepte, le sait, le veut. Autrement dit, la relation est définie, les règles du jeu sont connues, le sens est donné par les indicateurs de contexte, les protagonistes peuvent prévoir les réactions de l'autre, même s'ils sont engagés dans une agressive escalade symétrique.

La classe 2 est celle d'un moment de bifurcation, de changement unilatéral de comportement, de changement de règle du jeu qui invite le partenaire soit à sortir de la relation, soit à se révolter et à s'engager dans des transactions violentes et symétriques (la violence-agression de Canavero, cf. *infra*), soit à vivre la honte que peut provoquer l'irruption de la violence et se soumettre à une définition complémentaire de la relation (la violence-punition de Canavero, cf. *infra*).

Devant la violence, le sujet sidéré par le changement, se retrouve sous l'emprise de l'agresseur. Il ne pense plus à lui-même, essaie de comprendre ce qui se passe, pourquoi il y a ce changement et en cherche les raisons en lui-même.

Choc donc, car la relation devient imprévisible, incertaine, insensée, émotionnelle, injuste d'où les manifestations de peur, d'angoisse, de souffrance, voire de troubles psychosomatiques lorsque ce qui ne peut s'exprimer s'inscrit dans le corps.

Canavero¹² distingue effectivement deux types de violence conjugale.

La violence – agression

Elle se développe entre deux conjoints impliqués dans une relation symétrique, égalitaire. Les deux partenaires ont le même statut et la lutte pour le pouvoir se manifeste dans une escalade dite symétrique. Il s'agit d'une violence bidirectionnelle, réciproque et publique dont les acteurs sont conscients. L'estime de soi est relativement préservée. Dans ce cas, la demande de thérapie peut être une demande des deux partenaires.

11 *Ibid.*, pp. 35-36.

12 Voir Canavero A., « Approche trigénérationnelle de la violence dans le couple », in *Crises de couple, Cahiers Critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 23, 1999/2, p. 119.

La violence – punition

Cette violence se manifeste dans une relation complémentaire où les deux partenaires n'ont pas le même statut. Une relation inégale où un conjoint revendique un statut supérieur auprès de l'autre et où la violence est exercée comme châtement, comme sévices ou par négligence.

Dans ce cas, les deux partenaires souffrent d'un manque d'estime de soi, aggravé de troubles d'identité et de culpabilité pour le dominé ; de rigidité, de rejet de l'autre, pour le dominant.

La demande de thérapie sera formulée soit par celui qui occupe la position haute « parce que l'autre est fou ou folle et doit rentrer dans les rangs », soit par celui qui occupe la position basse, généralement en cachette et sous terre, soit encore par des tiers, observateurs du désastre.

À la suite de Selvini, Gulotta et Chiappori¹³ dénoncent, par l'humour, les insondables intrigues niées dans la vie du couple et illustrent l'étrange alchimie où la communication humaine se pervertit en volonté de puissance corruptrice de l'amour.

Qu'en est-il dans les subtiles violences ? Vous avez dit subtiles ?

Subtiles violences

Subtil se dit d'une substance presque imperceptible comme l'éther.

C'est une intonation, un geste, un regard ou une mimique. Cela se glisse, lorsqu'on utilise les deux langages (exploit dont nous seuls – humains – sommes capables) et on les utilise toujours, dans l'analogique, non dans le digital. Car si c'est bien le langage digital qui transmet un contenu, c'est le langage analogique qui dit la relation, qui dit ce que l'on doit entendre. C'est lorsque « s'il te plaît » signifie « gare à toi » et lorsque « oui, je t'aime » dit « que je suis las ». Cela « échappe »¹⁴ souvent aux autres qui sont bien là, pourtant, eux aussi.

Subtil se dit d'une odeur délicate comme d'une fleur de vigne ou d'un jasmin.

Subtil se dit d'un parfum qui s'insinue, qui facilement pénètre.

« C'est sérieux, puisque c'est un mot », écrit Amélie Nothomb dans *Le sabotage amoureux*¹⁵. Et les mots – nous les psys sommes bien placés pour le

13 Voir Gulotta G., *Comédies et drames du mariage*, Paris, ESF, coll. « Art de la psychothérapie », 1995.

14 Voir « Épreuve », poème de Paul Géraudy, in *Toi et moi*, Paris, éd. du Nord, 1943, p. 43.

15 Nothomb A., *Le sabotage amoureux*, Paris, Le Livre de Poche, 1993, p. 11.

savoir ! – les mots blessent, les mots tuent, ils s’incrument et, pour ceux dont il est question ici, « jamais ils ne s’effacent¹⁶ ».

Subtil se dit d’une nuance indiscernable au-dedans des notes ou des mots.

Dans le magnifique opéra de Stravinsky, *The Rake’s Progress*, le couple Tom et Baba sont au bord d’une piscine et Baba bavarde sans arrêt – elle tchatte, comme on dit aujourd’hui. Tom, lui, lit son journal. À un moment, elle lui dit « Chéri, qu’as-tu ? Pourquoi ne parles-tu pas ? Qu’est-ce qui ne va pas ? » et Tom lui répond : « Rien ». Baba lui dit alors, a capella : « Parle-moi » et Tom répond – réplique géniale pour illustrer notre propos – « Why ? ». Rien de violent *a priori*. Mais seulement *a priori*. Le compositeur le sait bien, car la musique, peu après, explose. « Rien de violent *a priori* », c’est ainsi qu’il en est de toutes ces violences subtiles.

Puisque subtil, c’est – par définition – le contraire de certain, de manifeste, d’évident, de notoire.

Les quelques subtiles violences au sein des couples, ce sont celles dont les médias ne parlent pas, celles qui ne laissent pas de traces visibles, celles pour lesquelles nul ne se mobilise.

Les quelques subtiles violences au sein des couples sont celles qui – elles aussi – réduisent ou annulent, détruisent ou rendent fou ; celles qui – elles aussi – brisent, minent et anéantissent.

Laing écrit, non à propos des couples, mais dans ses recherches sur les familles de schizophrènes, qu’il s’agit d’un enfant dont l’authenticité a été soumise à une mutilation subtile, mais permanente, souvent de manière parfaitement inconsciente¹⁷. Bien plus que d’un enfant qui aurait été ouvertement négligé ou qui aurait même subi un traumatisme manifeste. Son livre *Nœuds*¹⁸ n’est qu’illustrations de ces multiples violences subtiles intrafamiliales.

Ceux d’entre nous qui travaillent avec des adolescents savent bien les dégâts que peuvent occasionner ces mutilations subtiles subies dans l’enfance. Notre travail de psychothérapeutes me semble, bien souvent, tellement plus facile lorsqu’il s’agit de violences manifestes. Avec les couples également. Mais avec les couples, notre tâche est rendue plus ardue encore lorsqu’il arrive – et cela arrive souvent – que des violences manifestes viennent répondre aux violences subtiles et, par conséquent, les cacher. Car concernant les violences manifestes, la « victime » et le « bourreau » sont clairement repérables ; ces violences laissent des traces visibles et, contrairement à ce que Searles appelle les « tentatives de destruction de l’autre »¹⁹, tout aussi efficaces que le meurtre physique, elles sont sanctionnées par la loi.

16 Harpman J., *Orlanda*, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 27.

17 Voir Laing R.D., *Soi et les autres*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1971.

18 Laing R.D. (1971), *Nœuds*, Paris, Stock, 1977.

19 Searles H., *L’effort pour rendre l’autre fou* (article publié en 1959), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003, p. 163.

VIOLENCES ET AGRESSIVITÉS AU SEIN DU COUPLE

Searles relève six modes selon lesquels on peut rendre l'autre fou et P. Fédida écrit dans sa préface au livre de Searles que « rendre l'autre fou est dans le pouvoir de chacun ». Ou comme l'écrit Laing : « Il y a d'innombrables façons de dresser l'autre à se méfier de ses sens »²⁰.

Dans nos communications, contenu et relation, explicite et implicite, verbal et non-verbal se mêlent et s'emmêlent. Et certains ont des antennes plus développées que d'autres pour décoder le vraiment dit.

Je pense à une histoire qu'il y a longtemps, je trouvais simplement drôle mais qui a acquis, depuis, un surcroît de sens : mon fils, tout petit, dessine un jour une sorte de bonhomme-têtard auquel il manquait tout ! Moi, déjà psy et très inquiète, je lui demande gentiment s'il ne manque pas quelque chose à son chouette bonhomme. Il réfléchit longuement et soudain, il ouvre de grands yeux et dit : « Oh ! Oui, les antennes ! »

Quand Madame dit : « Je n'ai pas dit ça », en effet, dans l'explicite, sur une bande son, elle ne l'a pas dit. Mais qu'en est-il en réalité quand le message essentiel est bien dans l'implicite, quand l'essentiel du message est bien dans ces assourdissants sous-entendus ?

Quant au déni, qui, contrairement au rejet où l'on reconnaît en partie ce que l'on rejette, il porte sur la réalité même de la personne, l'imperméabilité ou la non-perception, la pseudo-confirmation, la réaction tangentielle et autres subtilités qui sont au palmarès de ces communications violentes. Ce tout agrémenté, bien souvent, d'une ponctuation discordante des faits entre les deux partenaires²¹.

Sans oublier, bien sûr, la théorie du double lien (ou de la double contrainte)²², définie par Bateson en 1956²³ et que décrivait Paul Géraldy dans le poème intitulé « Épreuve » publié plus d'une décennie avant les travaux de Palo Alto !

20 Laing R.D., *op. cit.*, p. 208.

21 Exemples tirés de Laing, Watzlawick *et al.* Déni : « Je suis le malade de la famille, et ça donne à tout le monde l'occasion de faire sa B.A. en remontant le moral de Dave, QUE LE MORAL DE DAVE SOIT BAS OU NON ». Imperméabilité : « L'on ne saurait inventer, écrit William James, de châtement plus infernal (...) que d'être lâché dans la société et d'y rester complètement inaperçu de tous ses membres ». Pseudo-confirmation : « Oh ! Je sais bien ce que tu dis tout fort, mais je sais que ce n'est pas ce que tu penses vraiment au fond de toi-même ». Réaction tangentielle : quand la réponse ne recoupe pas l'intention de la déclaration originale et qu'elle souligne un aspect accessoire de cette déclaration. Ponctuation discordante : Madame est hargneuse parce que son mari se replie sur lui-même, Monsieur se replie sur lui-même parce que Madame est hargneuse.

22 Watzlawick P. *et al.*, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972, p. 211.

23 Dans l'injonction paradoxale qui, contrairement à une injonction contradictoire (manger le gâteau et le garder) où l'on peut choisir l'une des solutions quitte à renoncer à l'autre, c'est la possibilité même du choix qui est inexistante, puisque X affirme quelque chose et affirme quelque chose sur sa propre affirmation, les deux affirmations s'excluant mutuellement.

Les subtiles violences au sein du couple requièrent donc du psychothérapeute davantage de finesse, un supplément d'habileté. Les subtiles violences au sein du couple, ce sont sans doute celles qui exigent, dans le système thérapeutique, un surcroît de clairvoyance et de souplesse. Un surcroît de subtilité.

Illustrations

Pour illustrer ces subtiles violences, nous avons choisi trois couples que vous connaissez tous. Il s'agit du couple Marianne et Johann des *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergmann, du couple Cantat-Trintignant et du couple George et Martha de *Qui a peur de Virginia Woolf*, pièce d'Edward Albee et film réalisé par Mike Nichols avec Richard Burton et Élisabeth Taylor. Le premier pour illustrer la notion de « danse à deux », le deuxième celle de « contexte » et le troisième celle de « fonction », toutes trois chères aux systémiciens et, à mes yeux, indispensables lorsqu'on travaille avec des couples à communications violentes.

Scènes de la vie conjugale

La cinquième des *Scènes de la vie conjugale* illustre brillamment la danse à deux de Marianne et Johann lors d'une soirée alcoolisée où ils se retrouvent pour signer les papiers de leur divorce. C'est un pas en avant et un pas en arrière : signer ou ne pas signer, divorcer ou pas, baiser ou pas, aller dîner et puis ne plus aller dîner... et leurs mimiques et leur dialogue sont tour à tour caresses ou flèches acérées. « Nous sommes des analphabètes de l'affectif » dit Johann, à un moment donné. Oui, peut-être. Ils sont, néanmoins, spécialistes en subtiles violences savamment assénées. Et l'on sent bien que cela ne peut qu'encore plus mal finir. Puisqu'en effet, Johann « pète un plomb », comme on dit. Et qu'il « devient » violent, comme on dit également, comme on dit trop vite. Car ils l'étaient déjà bien avant. Ils, i.l.s. Et ce tout au long de leur soirée.

Il nous semble essentiel, dans la majorité des cas, d'avoir cette paire de lunettes-là dans notre clinique. Il y a, bien sûr, des exceptions et nous croyons vraiment qu'elles sont minoritaires dans nos consultations. Nous informons toujours d'emblée les couples du fait que c'est la nôtre - de paire de lunettes - et cela n'a jamais empêché la création du système thérapeutique. C'est, pour nous, l'unique moyen de faire alliance avec les deux, de faire alliance avec leur couple. Afin de pouvoir toucher les blessures où les subtiles violences viennent cogner. Afin de pouvoir dénouer les nœuds où leur couple est ligoté, car comme l'écrit Laing : « Souvent ni le ligoteur ni le ligoté ne savent comment cela se fait (...). L'on est frappé de constater à quel point il est difficile, pour les parties en

VIOLENCES ET AGRESSIVITÉS AU SEIN DU COUPLE

cause, de voir ce qui se passe. N'oublions pas que le fait de ne pas voir qu'il y a un nœud fait partie du nœud »²⁴.

Le drame de Vilnius

Quant au drame de Vilnius, comme titraient nos journaux, nous n'en dirons que quelques mots tant ce sujet est « délicat ». Là, c'était pour du vrai mais c'était comme à l'opéra. Ils étaient beaux, ils étaient intelligents et, bien qu'ayant perdu les deux, nous avons pris parti – passionnément – pour l'un ou pour l'autre, dans cette histoire où, malgré leur notoriété, nous pouvions nous reconnaître. À propos de ce drame, le psychanalyste Samuel Lepastier dit, dans une interview au *Nouvel Observateur*²⁵ : « On passe à l'acte quand on n'arrive plus à penser et à exprimer son agressivité avec des mots. Le meilleur moyen pour une femme de se faire frapper serait de mettre un bâillon à l'autre pendant une scène de ménage ». Et S. Lepastier est aussi l'un des seuls qui attirèrent l'attention sur le contexte dans lequel se trouvaient, ce jour-là, Bertrand Cantat et Marie Trintignant. On a parlé des bagues de Cantat, de l'alcool, de la drogue, de la passion, des maris et des enfants, des sms échangés avec les ex. On a parlé de tout et pas assez du contexte. J'aimerais donc simplement ici le rappeler... pour nous rappeler de ne pas oublier de le questionner, ce fameux contexte cher aux systémiciens. Ce jour-là, Nadine Trintignant, la mère de Marie, tournait un film sur Colette. Le rôle de Colette était tenu par Marie Trintignant. Colette était amoureuse de son beau-fils qui deviendra son amant. Le rôle du beau-fils était tenu par le fils aîné de Marie Trintignant. Et Bertrand Cantat assistait au tournage. Tournage donc où une grand-mère filme sa fille qui joue le rôle d'une femme amoureuse d'un jeune homme dont le rôle est joué par son fils. Est-ce là le nœud de cette triste histoire ? Lepastier dit : « Il y a confusion entre ce qui était joué et les gens qui le jouaient. (...) L'expérience montre que, chaque fois que l'interdit de l'inceste est transgressé, cela a des conséquences incalculables ».

George et Martha

George et Martha, enfin. Pour illustrer la fonction de la violence subtile dans un couple, pour illustrer ce qu'elle vient y faire et le prix qu'elle peut coûter, quand le risque devient justement, de dé-faire.

J'imagine qu'ils prendraient, un matin, la décision de « consulter » comme l'on dit. Le lendemain de ce jour, par exemple, où les coups ont été trop forts

²⁴ Laing R.D., *Soi et les Autres*, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 1971, p. 201.

²⁵ *Le Nouvel Observateur*, n° 2031, du 9 octobre 2003.

et les insultes meurtrissures. Ou le lendemain d'un autre jour où l'un des deux aurait pu mourir d'un coup fatal. Bref, le lendemain d'un jour où ils auraient confusément senti que la violence risquait de tuer leur couple.

Les recevoir alors. Et puis glaner ici ou là, l'une ou l'autre date. C'est ainsi que l'on apprend qu'ils se sont mariés il y a vingt-trois ans. Prendre le temps, dans ce premier temps, d'accompagner en reprenant ce pour quoi ils ont pris la décision d'entamer une telle démarche. Pour quoi. La baguette magique peut être bien utile à dire non ce qu'ils se (à l'autre) reprochent mais ce qu'ils se (à soi-même et au couple) souhaitent. Et là, très vite, le couple est là... s'il est là, car chacun peut entendre le souhait de l'autre de changer ce couple et non de couple. Cela est évident concernant George et Martha.

Et c'est bien la raison de leur démarche. Quelque chose de précieux les unit auquel ils tiennent. Et c'est la violence qui, aujourd'hui, risque de le leur faire perdre. Aujourd'hui. Pas hier. Mon hypothèse de travail avec eux est que cette violence, subtile jusqu'à ce fameux soir, est bien présente depuis vingt et un ans, âge qu'aurait eu leur fils demain s'il n'était « mort ».

Mon hypothèse est que cette violence avait une fonction vitale pour le couple de George et Martha. Elle avait permis à ce couple, depuis vingt et un ans, de continuer à exister. Elle avait donc bien une fonction. Cette violence subtile, nous n'avons pas à la juger, ni à la nier, ni à vouloir à tout prix la supprimer. Mais aller d'abord en quête de son sens, de ses bonnes raisons d'avoir été. Et puisqu'il s'agit de prix, aller avec eux, car telle est leur demande, vers ce qui pourrait remplir la même fonction et leur coûter moins cher, en termes de souffrances et de risques.

Que savons-nous de George ? Dans son sac à dos – entre autres choses – des parents morts²⁶ et une culpabilité liée à ces morts ; une impossibilité à s'autoriser à réussir, à prendre la tête du département à l'université où il enseigne ; un livre écrit – une autobiographie – non publié ; une sorte d'impuissance... Il y a des années et des années, dit-il, qu'il essaie de nettoyer les saletés qu'il a faites²⁷. Il se vit comme mauvais et non aimable, par conséquent. Mais Martha l'aime.

Que savons-nous de Martha ? Dans son sac à dos – entre autres choses – une mère morte lorsqu'elle était enfant et un père qui l'a « fourrée en pension », dit-elle²⁸ ; une vieille belle-mère riche morte, elle aussi, et des questions, sans doute, sur ce père et les femmes et la vie ; un sentiment d'infériorité dans ce milieu universitaire dirigé par son père. Elle se vit comme nulle et non aimable. Mais George l'aime.

George et Martha ont intimement chacun reconnu la blessure de l'autre. Et ils se sont crus forts. Ils ont cru y arriver. Ils l'ont tenté. Ils se sont aimés, se le

26 Abee E., *Qui a peur de Virginia Wolf?*, trad. J. Cau, Paris, Robert Laffont, 1964, pp. 56-57.

27 *Ibid.*, p. 60.

28 *Ibid.*, p. 47.

 VIOLENCES ET AGRESSIVITÉS AU SEIN DU COUPLE

sont confirmé lors de terribles confrontations verbales. Mais celles-ci n'avaient pas que cela pour fonction...

Car un berceau est resté vide, il y a longtemps. Un berceau qu'un enfant mythique, leur fils – leur sécurité sociale²⁹, leur petite production cent pour cent américaine³⁰, leur raison de vivre³¹ – vient remplir.

En effet, Martha nous dit³² qu'elle pleure en dedans. Qu'elle et George pleurent tout le temps et que personne ne peut le voir. En réalité, la violence vient faire écran et le conflit vient camoufler la dépression. Ils se protègent mutuellement – amoureuxment – dessous les « vacheries » qu'ils se lancent.

C'est cela donc – ce qui fait dépression – qui est à travailler. Et ils le savent. Car, en effet, c'est à deux qu'ils conviennent de l'affronter, au départ de cette ultime scène de ménage, au moment où ils décident ensemble de parler de ce fils jamais né et, par conséquent, de le tuer.

Pour Watzlawick et ses co-auteurs³³, George est en position basse dans cette scène. Il me semble que non. Car, s'ils avaient bien décidé de ne jamais parler de ce fils à quiconque, une règle essentielle de leurs interactions est de ne pas l'énoncer : un « ordre » entraînant nécessairement désobéissance. Dès lors, à l'instant où, avant d'ouvrir la porte aux invités, George dit à Martha de ne pas parler du gosse, il lui propose d'en parler³⁴. Ils en parleront donc, pour la première fois.

C'est bien à deux qu'ils dansent depuis deux décennies et c'est bien à deux qu'ils continuent de danser. Et entrent en crise pour un bon changement. Aujourd'hui, veille de la majorité de leur fils, George et Martha sont sans doute prêts à affronter ensemble leur tristesse, leur douleur et leurs larmes. À devenir adultes. Martha parle de leur fils. Et George le tue.

Et enfin, tant de douceur, de tendresse, d'amour, de doutes aussi, bien sûr, dans leurs derniers échanges avant qu'ils n'aillent se coucher. Avant que ne commence le deuil de leur enfance et de leur enfant. Et qu'ils ne montent ensemble le vieil escalier usé par leurs semelles, dont George avait, auparavant, parlé³⁵.

Recevoir George et Martha, c'était les recevoir sans les juger, sans se fier aux apparences, ce contre quoi d'ailleurs Martha nous met en garde³⁶.

Mais laissons-la parler. À nous simplement d'écouter. Et d'entendre au-delà des cris et des scènes et des conflits...

29 *Ibid.*, p. 58.

30 *Ibid.*, p. 110.

31 *Ibid.*, p. 119.

32 *Ibid.*, p. 104.

33 Watzlawick P. *et al.*, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972, p. 211.

34 *Ibid.*, pp. 14-15.

35 *Ibid.*, p. 116.

36 *Ibid.*, p. 107.

« Martha : - ...George qui se cache en ce moment quelque part dans le noir... George qui est si bon pour moi et que je traîne dans la boue ; qui me comprend et que je repousse ; qui peut me faire rire... mais moi, je crèverais plutôt que de rire ; qui me tient dans ses bras, la nuit, pour me réchauffer... et que moi je mords jusqu'au sang ; qui comprend tous nos jeux, même si j'en change tout le temps les règles ; qui sait me rendre heureuse... mais... je ne veux pas être heureuse ! (Un temps.) Ce n'est pas vrai : j'ai envie d'être heureuse. (Un temps.) George et Martha : c'est une histoire triste, triste, triste ! »³⁷

George et Martha, c'est une histoire triste. Ou plutôt c'était une histoire triste.

La clinique du couple et les subtiles violences

« Les subtiles violences au sein du couple, ce sont sans doute celles qui exigent, dans le système thérapeutique, un surcroît de clairvoyance et de souplesse. Un surcroît de subtilité.

La création d'un espace thérapeutique possible est la première tâche à laquelle s'attelle le thérapeute ; espace de parole qui ne détruise pas davantage ; espace de confiance en devenir ; espace accueillant et sécurisant pour déposer les souffrances tues, les traumatismes enfouis, les déchirures inavouées camouflées tant bien que mal par les scènes dramatiques ou les silences mortifères.

La systémique à ses débuts avait trop lourdement souligné la circularité des échanges dans les transactions violentes, semblant oublier le Sujet souffrant et les notions de responsabilité individuelle et d'éthique relationnelle. Circulaire ne signifie pas égalitaire. Les asymétries relationnelles et les inégalités de distribution de pouvoir sont légion au creux des dynamiques violentes définies par Canavero comme « violence-punition ». L'asymétrie des forces en présence est cliniquement observable déjà dans la forme que prend la demande d'intervention. Elle ne peut que stimuler la vigilance du thérapeute.

Monsieur a demandé une consultation car « sa femme souffre de dépression et sa perte de poids le confirme. Doit-on parler d'anorexie ? Il y en a tellement dans leur milieu ! Il pourrait la confier aux professionnels mais avant cela il se doit de les connaître et de les informer avant toute décision de traitement ».

Tous deux issus de la bourgeoisie aisée, il explique à mi-voix avec un air entendu, que son épouse « aurait aimé reprendre une formation continuée universitaire, ce qui bien entendu ne se justifie en rien », lui-même étant à même de lui fournir toute l'aisance nécessaire. Dans leur milieu, « les femmes n'ont

³⁷ *Ibid.*, p. 107.

VIOLENCES ET AGRESSIVITÉS AU SEIN DU COUPLE

pas besoin de travailler et on sait ce qu'il advient des couples à double carrière ! » (Éillade au thérapeute)

Il se verra obligé d'écourter la séance, car un rendez-vous professionnel l'y oblige. Il serait toutefois heureux que cette démarche puisse améliorer l'état psychologique de son épouse qui, bien entendu avec son accord, a souhaité consulter.

Tout est dit ! Les ingrédients d'une subtile violence sont présents : une asymétrie relationnelle, un mode de communication paradoxal où la suave violence du ton, contredit la teneur du message et pour compléter le tableau, des tentatives de coalition avec le thérapeute dans une stratégie manipulatrice de la portée de la consultation elle-même. Le thérapeute va-t-il devenir un sans-voix comme l'épouse ? Renoncer à créer le cadre thérapeutique d'une démarche de couple ? Pourra-t-il utiliser le malaise ressenti, la peur qui suinte pour garantir un cadre thérapeutique sécurisant pour les deux protagonistes ? Pourra-t-il s'appuyer sur ce qui fait résonance en lui pour maintenir les conditions de possibilité d'une démarche de couple ? Pourra-t-il, s'il y a danger, prendre ses responsabilités et créer les synergies interdisciplinaires qui s'imposent entre le droit, la médecine et la psychologie ? Pourra-t-il aider les protagonistes à sortir du huis clos de leur dynamique conjugale ? Donner sens au non-sens de la situation actuelle ?

C'est bien ce dont il s'agit dans l'illustration présentée. Le thérapeute perçoit la terreur de l'épouse. Pourquoi tant de peur chez ces « gens bien sous tous rapports » ? Que cachent les murs de son silence ? Elle n'a pas manifesté le désir de s'exprimer, seul son regard dit. Dit quoi ?

La démarche s'est faite en couple, le format d'une consultation conjointe doit-il rigidement être maintenu ? Poursuivre la consultation avec elle seule, sera-t-il perçu comme une coalition contre l'époux ?

C'est pourtant les yeux et l'apparence physique qui vont inciter le thérapeute à poursuivre la démarche en la recadrant.

En remerciant l'époux de sa confiance, en soulignant l'attachement manifesté et la peur de la perdre ou de la voir s'éloigner dans des études jugées inutiles, le thérapeute se propose d'écouter Madame en souffrance pour mieux rejoindre ce qui lui arrive, ce qui leur arrive en tant que couple.

En considérant cette fin de séance avec Madame seule comme la répétition générale d'une pièce à jouer ensemble, la démarche restera une démarche conjointe et c'est au couple que le thérapeute s'adressera dans la suite du processus.

Après le départ du mari et après avoir contrôlé la fermeture de la porte et le départ effectif du mari, Madame pleure en silence avant d'exprimer qu'elle préfère mourir que de vivre enfermée. Elle relate que son souhait de reprendre des études a provoqué une crise violente qui s'est soldée par des journées en-

fermées et sans argent (les cartes lui avaient été retirées), des nuits blanches de discussions sans fin. Elle a fini par renoncer à son projet, à se laisser aller, allant jusqu'à perdre treize kilos en peu de temps. Sa famille est inquiète, mais elle ne peut rien lui dire, ce serait le drame.

Que dit la médecine ? Rien parce qu'elle n'a plus de généraliste, même lui était soupçonné de l'aider à s'évader, alors tant pis. Mais elle se sentait tellement mal qu'elle a voulu consulter. Peut-être a-t-il peur qu'elle finisse par mourir ?

Le thérapeute souligne que son éthique professionnelle l'incite à demander un avis médical et en recadrant la démarche comme psychosomatique en ses débuts, il confie un message à l'épouse à remettre au mari concernant cette décision.

Le thérapeute ne s'est pas mis à la place qui lui était désignée. Il a pu maintenir l'espace thérapeutique de couple, sortir du huis clos en protégeant et en créant des synergies avec la médecine. Progressivement, dans un processus plus classique de thérapie de couple, d'une part le contrôle, entendu comme peur de se perdre et marque d'attachement, et d'autre part les subtiles violences pourront être reliés aux traumatismes de l'enfance des uns et des autres.

Dans d'autres situations de subtiles violences, on voit le conjoint consulter seul, terrorisé à l'idée d'informer son partenaire et pourtant, désireux de changer la dynamique de couple.

Dans un souci de rendre l'espace thérapeutique possible, le thérapeute, avec l'accord du patient, peut confier à celui-ci un message adressé au partenaire dont la teneur pourrait se résumer ainsi : après une première consultation avec son conjoint, le thérapeute croit avoir compris qu'il était dit – « j'ai mal à mon couple, j'ai mal à ma place, nous avons peur de nous perdre » – et qu'il aurait grandement besoin de son éclairage pour mieux comprendre ce dont il s'agit, ou pour contrôler les premières informations reçues.

Les positions relationnelles sont maintenues et respectées, mais l'objectif est devenu différent, le thérapeute devenant celui qui mérite d'être contrôlé, la dynamique en jeu se jouant dans l'espace thérapeutique.

Les troubles psychiatriques graves, les délires paranoïaques justifieraient à eux seuls un débat, débat que l'équipe du Chien Vert³⁸ a commencé à ouvrir, notamment autour des possibilités et limites de la médiation³⁹.

38 Service de Santé mentale, à Bruxelles.

39 Baguet P., de Viron I., « La pratique de la médiation familiale en service de santé mentale », in *Les cahiers de la Santé de la Commission Communautaire Française*, 2004, pp. 41-49.

En guise de conclusion

Nous avons tenté avec quelques coups de pinceaux de vous inviter à nous rejoindre dans le registre des subtiles violences. Elles exigent des thérapeutes un surcroît de clairvoyance et de souplesse et une conscience claire de l'éthique et de la responsabilité professionnelles, différentes de la suave violence du silence. Ricœur n'a t-il pas dit : « La souffrance des victimes crée des obligations pour les autres. Dans quelle condition, cette affirmation morale légitime-t-elle la violence des sauveurs ? »